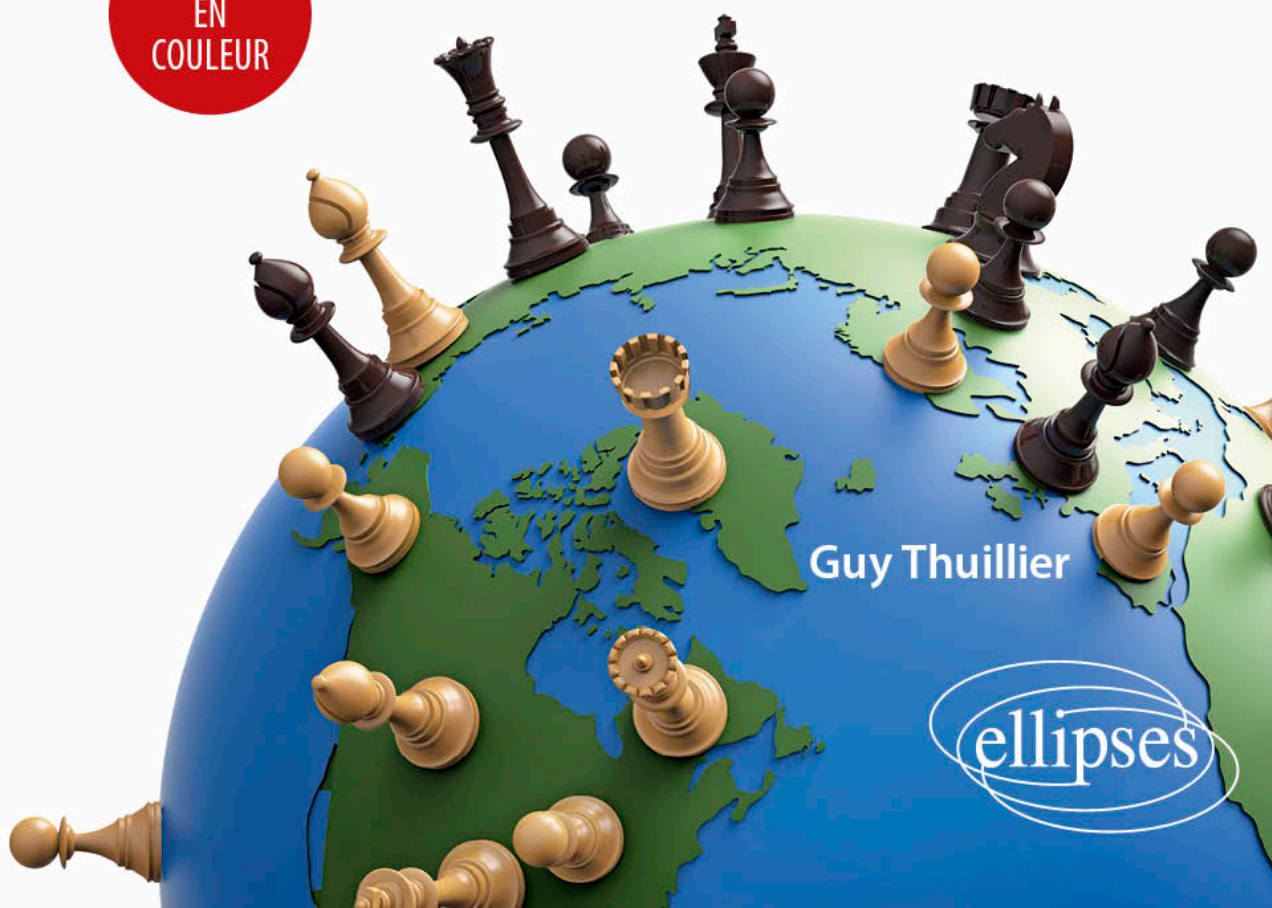


INTRODUCTION À LA GÉOPOLITIQUE DU XXI^e SIÈCLE

Comprendre les conflits contemporains

CARTES
EN
COULEUR



Guy Thuillier

ellipses

Géopolitique, Géographie politique et géostratégie

Pour comprendre les conflits, il nous faut ici réfléchir à la façon dont l'espace géographique est structuré par le pouvoir, c'est-à-dire apparaît comme un système de territoires appropriés, délimités, et convoités par différents acteurs, ce qui peut entraîner des conflits de pouvoir sur ces territoires. *A priori*, on reconnaît ici le champ de la **géopolitique**, mais d'autres termes sont souvent employés : **géographie politique**, **géostratégie**... Est-ce la même chose ? Quelle différence entre ces termes ?

Pour mieux les comprendre, nous allons commencer par revenir rapidement sur **l'histoire** rapide *des* géopolitiques : on doit mettre ce terme au pluriel tant les approches sont différentes. Quelques auteurs, concepts et moments-clé seront précisés au passage, ce qui nous permettra au final d'en donner des définitions plus précises.

Un point qui mérite notre attention : la géopolitique est une approche assez nouvelle pour les géographes. Pendant longtemps, la géopolitique a été bannie des sciences humaines, au profit des « **relations internationales** », affaires des sciences politiques et de l'histoire. Pour comprendre cela, il faut un peu faire **l'histoire de la première géopolitique**, pour voir comment le terme et la discipline qu'il désigne ont évolué jusqu'à aujourd'hui.

La géopolitique a été inventée, en effet, au tournant du XIX^e et XX^e siècles non pas comme une discipline scientifique objective, mais comme une doctrine pour l'action, un instrument de la puissance au service des États européens qui rivalisaient pour la domination du monde.

Repassons rapidement les grandes étapes de l'invention de cette première géopolitique.

1.1. La géopolitique allemande

Il s'agit surtout d'une vision très **nationaliste** des rapports entre peuples et territoires, obsédée par l'idée de l'unité du peuple allemand (le *pangermanisme*). Rappelons que l'Allemagne ne forme un État unitaire qu'après 1866, sous la houlette de la Prusse du chancelier Bismarck. Bien des minorités germanophones restent au dehors de cet État, en Russie, Autriche, Alsace... Mais alors que se développe une conscience nationaliste très forte dans toute l'Europe, apparaissent les premières théorisations des rapports entre peuple, État, et territoire. Mentionnons ces pionniers de la géopolitique :

- **Friedrich Ratzel** (1844-1904). Œuvres majeures : *Anthropogeographie* (« géographie humaine ») de 1882 à 1891, *Politische Geographie* (« géographie politique ») en 1897. Géographe allemand, Ratzel s'intéresse aux liens entre les milieux naturels et les sociétés, approche qui paraîtrait aujourd'hui très **déterministe** : il s'agit de voir comment la géographie physique détermine l'histoire des peuples et la politique des États. Ratzel conçoit l'**État comme un organisme vivant**. C'est lui qui invente la notion du *Lebensraum*, l'« espace vital », pour lequel les peuples seraient en concurrence, exactement comme des animaux ou des végétaux qui cherchent à étendre leurs territoires au détriment d'autres espèces. Ratzel, cela va sans dire, était lui-même un fervent **nationaliste, colonialiste et pangermaniste**.
- **Rudolf Kjellén** (1864-1922), invente le néologisme de « géopolitique ». *L'État comme être vivant*, paru 1916, reprend les **théories darwiniennes de l'évolution et de la sélection naturelle**, en les appliquant aux peuples. Kjellén s'inspire également de Ratzel, avec une vision très « biologique » des rapports entre les États.
- **Karl Haushofer** (1869-1946) est le véritable inventeur de l'école allemande de *Geopolitik*. Officier et diplomate, meurtri par le traité de Versailles qui affaiblit l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, il lance le *Zeitschrift für*

Geopolitik, la première revue de géopolitique, en 1923. Très nationaliste, pangermaniste, il prône l'union de l'Allemagne avec le Japon et l'URSS¹, contre les anglo-saxons, dans une vision mondialisée des rapports de force et de l'équilibre des puissances, jeu qui restait jusque-là très européen.

Toutes ces théories sont reprises par les nazis, bien qu'Haushofer se soit assez vite démarqué du parti d'Hitler. Sa femme était juive, son fils a fait partie du clan d'officier qui a tenté un attentat contre le *Führer* en juillet 1944. Malgré cette prise de position, **après la Deuxième Guerre mondiale, la géopolitique apparaît largement associée au nazisme et est discréditée.** Haushofer se suicide en 1946.

1.2. La géopolitique anglo-saxonne

À peu près à la même époque que la géopolitique allemande se développe une école « anglo-saxonne », dont les thèses sont très sensibles à la question du contrôle des mers, question cruciale pour des puissances largement maritimes. En voici les principaux théoriciens :

- **Alfred Mahan** (amiral étatsunien, 1840-1914), voit dans l'histoire de l'humanité une opposition séculaire des « puissances continentales » aux « puissances maritimes ». Il préconise pour les États-Unis le *sea power*, le contrôle des mers, qui assure pour lui la domination du monde.
- **Sir Halford MacKinder** (géographe britannique, 1861-1947), soumet en 1904 à la *Royal Geographical Society* de Londres un article intitulé *Le pivot géographique de l'histoire*, qui reprend plus ou moins les thèses de Mahan, mais inversées. Mackinder oppose une « île-monde » (**World Island**) constituée de l'Afrique et l'Eurasie, au centre duquel on trouve un **Heartland** (en gros, la Russie) que Mackinder voit comme forteresse continentale imprenable, protégée par des étendues terrestres considérables, des barrières montagneuses ou steppique de tout agresseur potentiel. À l'échelle du monde, la Russie occupe la même place que l'Allemagne au cœur de l'Europe. Les rôles des États-Unis et de la Grande-Bretagne sont similaires : face à la tentation hégémonique du *Heartland*, qui a vocation à être la plus grande puissance mondiale, il faut organiser la résistance des puissances de l'« anneau insulaire » : c'est le rôle de l'Angleterre à l'échelle de l'Europe et des États-Unis à l'échelle mondiale.

1. Union des républiques socialistes soviétiques (1922-1991).

- **Nicholas Spykman**, (1893-1943) universitaire américain qui a travaillé pour le Département d'État, complète et critique cette vision. Pour lui, le territoire stratégique fondamental n'est pas le *Heartland* mais le **Rimland**, c'est-à-dire l'anneau de terres autour du *Heartland* qui donne l'accès à la mer : l'Europe de l'Ouest, le Moyen-Orient, l'Inde, la Chine : « celui qui domine le *Rimland* domine l'Eurasie, celui qui domine l'Eurasie tient le destin du monde entre ses mains » écrit-il dans *The Geography of Peace*, publié en 1944 à titre posthume.

 Voir carte : **Du Heartland au Rimland, p. I**

Notons que ces théories, si abstraites ou floues qu'elles puissent nous paraître, ont guidé l'action réelle des puissances. La vision de Spykman, par exemple, a inspiré la politique américaine du **containment** (« **endiguement** », en français) lors de la guerre froide : il s'agissait d'empêcher l'URSS d'étendre son influence vers les mers bordières de l'Eurasie, en contenant la poussée du communisme dans les territoires périphériques à l'Empire soviétique : Europe (crise de Berlin) mais aussi Corée, Viêt Nam, Afghanistan... autant de territoires qui font partie, selon Spykman, du fameux *Rimland*, et où les États-Unis sont intervenus pour contrer l'extension communiste.

1.3. La faiblesse de la géopolitique en France.

Étrangement, la France, grande puissance coloniale, ne développe pas à l'époque d'école géopolitique. Diverses raisons apparaissent à cela : on peut tout d'abord expliquer ce manque d'intérêt pour les questions géopolitiques comme une réaction face à la géopolitique allemande, qui apparaît alors comme un auxiliaire de l'idéologie nationaliste, et pas du tout un nouveau discours scientifique légitime. En outre, contrairement à l'Allemagne, la France est une vieille nation unifiée qui n'a pas de problèmes de frontières, pas de revendications territoriales majeures. On commencera à s'intéresser à la géopolitique en France seulement après la défaite de 1871 et la perte de l'Alsace Lorraine.

Ce désintérêt s'explique aussi par des rivalités institutionnelles entre les disciplines universitaires en France : les historiens se réservent les analyses politiques, et sont peu enclins à partager ce terrain avec les géographes. **Lucien Fèbvre**, (1878-1946)

fondateur avec **Marc Bloch** (1186-1944) de l'école des Annales¹ écrit en 1922 : « **Le sol, et non l'État, voilà ce qui doit retenir le géographe** » (*La terre et l'évolution humaine*, 1922). Et les géographes vont en effet s'intéresser à la géographie physique, au peuplement, à l'agriculture, à l'urbanisation... Mais pas de politique ! Pourtant il existe de rares études de géographes français sur la géopolitique, et parfois ils ont même pratiqué une géopolitique appliquée :

- **Paul Vidal de la Blache** (1845-1918) est considéré comme le fondateur de la géographie française, notamment avec son monumental *Tableau de la géographie de la France* (1903) qui est une description méticuleuse mais très peu politique de la France. Il publie cependant en 1917 *La France de l'Est*, où il utilise sa méthode de description rigoureuse, partant du relief, du peuplement, pour arriver aux formes agraires et aux paysages, puis à la structure urbaine et aux communications et enfin à l'histoire, pour démontrer en quoi l'Alsace et la Lorraine doivent être rattachées à la France. Il fait ainsi œuvre de géopolitique, alors même qu'il a toujours été un fervent défenseur d'une géographie apolitique.
- **Emmanuel de Martonne** (1873-1955), géographe célèbre de l'entre-deux guerres, participe au redécoupage des frontières de l'Europe centrale et orientale après la Première Guerre mondiale.

Il est tout de même un lieu en France où l'on pratique un peu de géopolitique : l'Institut d'Études Politiques de Paris, « **Sciences Po** ».

- **André Siegfried** fonde la géographie électorale. Dans son *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la troisième république* (1913). Il tente d'expliquer les comportements électoraux en fonction des données géographiques. Il croit repérer que la logique du vote reprend des clivages naturels et culturels très anciens. D'un côté, des pays de bocage, sur des sols granitiques, pauvres et acides, peu propices à la céréaliculture, et tournés vers l'élevage. Les prés sont séparés par des haies, les éleveurs, très dispersés en petits hameaux ou fermes isolées, au plus près des bêtes, travaillent seuls ou en famille sur leur exploitation, et ont du coup une mentalité plus individualiste et conservatrice : ils ont tendance à voter à droite. Inversement, dans les pays calcaires, où les sols sont plus riches, on privilégie les grandes cultures, le paysage est ouvert (openfield), les paysans sont groupés en gros village autour desquels

1. École historique qui a renouvelé l'étude de l'histoire dans l'entre-deux-guerres en introduisant les dimensions économiques et sociales dans l'analyse, et en intégrant leurs évolutions sur le temps long, alors que l'histoire ne s'intéressait jusque-là essentiellement qu'à la succession des événements politiques.

s'étendent les cultures. Ils se fréquentent plus, ont plus d'échanges avec l'extérieur, et s'aident les uns les autres au moment des gros travaux (moissons). Ils ont une mentalité plus ouverte et progressiste, plus collective, et du coup votent à gauche ! En résumé, le calcaire vote à gauche, la granite vote à droite ! Si l'on a souvent décrié le déterminisme excessif de ces thèses, elles ont au moins le mérite de faire naître un intérêt pour la géographie électorale et la sociologie du vote, et posent la question du comportement des acteurs et des étonnantes disparités électorales selon les régions.

- **Jacques Ancel**¹ critique la *Geopolitik* allemande, dans son ouvrage *Géopolitique*, paru en 1936.

1.4. Éclipse et renouveau.

Après la Deuxième Guerre mondiale, **la géopolitique est complètement discréditée**, à cause de sa récupération par le nazisme. Staline proscrie toute approche géopolitique dans le bloc soviétique. De toute façon, pour les Soviétiques, les questions de rivalités territoriales relèvent du secret du pouvoir, et ne peuvent être des objets d'étude. La géographie humaine elle-même sera marginalisée en URSS, qui produira en revanche une solide école de géographie physique.

En outre, la **nouvelle donne géostratégique**, avec l'apparition de l'arme nucléaire et des missiles intercontinentaux, semble vider de sens l'analyse géographique. La géographie, jusqu'aux années 1970, ne s'intéresse plus à la politique. Les historiens, les spécialistes de sciences politiques, continuent leurs études de « relations internationales », qui sont essentiellement une approche historique des rapports entre États.

La géopolitique connaît cependant à partir des années 1970 un timide renouveau chez les géographes, qui continuent d'éviter le terme vaguement sulfureux de géopolitique pour lui préférer des expressions comme « **géographie politique** » (Sanguin, 1977 ; Levy, 1991) ou « **géographie du pouvoir** », (Raffestin, 1980) expression qui apparaissent moins connotées, et qui s'inscrivent bien dans la subdivision de la géographie inventée par Ratzel : géographie physique, humaine, économique... en y rajoutant la catégorie politique.

¹ À ne pas confondre avec Frédéric Encel, géopoliticien contemporain.

Ces réflexions ne se cantonnent pas aux milieux universitaires mais intéressent aussi les cercles politiques. Autour du général **Pierre-Marie Gallois**, théoricien de la dissuasion nucléaire française, et de **Marie-France Garaud**, haut fonctionnaire et femme politique influente, conseillère notamment de Georges Pompidou, se fédère un courant assez conservateur, d'inspiration gaulliste, qui réfléchit en termes de relations internationales aux conditions et moyens de la puissance, notamment autour de la revue *Géopolitique* et de l'Institut International de Géopolitique, fondé par Garaud et Gallois en 1982.

Mais c'est le géographe Yves Lacoste, considéré parfois comme le « père » de la géopolitique française, qui va contribuer de façon décisive à la renaissance de la géopolitique comme champs disciplinaire pleinement reconnu.

1.4.1. L'analyse géopolitique selon Yves Lacoste

Autour d'**Yves Lacoste** se fédère un courant à l'origine plus contestataire, issu du tiers-mondisme en vogue dans les années 1960. Lacoste publie en 1976 un livre au titre provocateur : *La géographie ça sert d'abord à faire la guerre*. Il y fustige une géographie scolaire et universitaire rébarbative qui a volontairement évacué toute dimension politique de ses analyses, opposée à une « géographie des états-majors », qui donne un véritable savoir stratégique sur l'espace. Cette utilisation militaire de la géographie, Yves Lacoste avait pu la constater lui-même au Viêt Nam en 1972, où il avait enquêté sur les bombardements des digues du fleuve Rouge par l'armée américaine : en raison de sa charge alluviale, le fleuve coule en effet au-dessus du niveau de son delta, très densément peuplée, où la rupture des digues aurait provoqué des inondations dramatiques pour le nord Viêt Nam. Lacoste lance également en 1976 la revue *Hérodote*, « Revue française de géopolitique », toujours active aujourd'hui. Avec son jeune secrétariat de rédaction, Lacoste veut réintroduire la dimension politique dans la géographie et refonder la géopolitique comme **l'étude des « rivalités de pouvoir sur un territoire »**.

Yves Lacoste prétend à la fois sortir du déterminisme trop souvent associé aux géopolitiques du début du XX^e siècle, et conçoit ce savoir comme une véritable **science-carrefour**, comme sait également l'être la géographie, avec un éventail d'objets d'étude allant de la géographie physique à la géographie des représentations, de la géologie aux sciences politiques en passant par l'anthropologie.

Selon Yves Lacoste, l'analyse géopolitique doit s'attacher particulièrement à **l'étude de l'intersection de différents ensembles géographiques**, car ce sont souvent ces intersections qui posent problème. Il faudra ainsi s'intéresser au cadre physique, à la répartition des terres et des mers, aux ressources agricoles et minières, aux voies de

communication et aux obstacles « naturels », mais aussi à la géographie humaine : tenir compte du peuplement, de la répartition des hommes, des villes... La carte économique, avec ses pôles, ses contraintes, et ses logiques, devra se surimposer à cela, ainsi que la carte des différences culturelles au sens large : différences linguistiques, ethniques, religieuses... Une carte politique des différents ensembles nationaux, supra-nationaux et infranationaux (collectivités locales) viendra compléter le tableau. C'est par la superposition de ces différents « calques » et l'étude de leurs correspondances ou de leurs discordances que l'on pourra comprendre un conflit géopolitique donné – et éventuellement y proposer des solutions.

Ainsi, toute bonne analyse géopolitique doit avoir largement recours aux cartes, et ce à toutes les échelles : si certaines logiques s'observent à l'échelle des continents, l'échelle régionale, locale ou même micro-locale peut être parfois pertinente, et compléter, infirmer ou affiner les observations faites à un autre niveau. Cette superposition des échelles pour mieux comprendre les interactions entre les différents niveaux d'analyse, Yves Lacoste la théoriserait plus tard plus tard dans la notion de « diatope » :

” J'appelle « diatope » le type de représentation formé par la superposition schématique de différents plans qui « montrent » en haut de la page ce que l'on pourrait voir ou imaginer depuis un satellite d'observation terrestre, jusqu'à une vue à relativement basse altitude, en bas de la page, en passant par des niveaux d'observation intermédiaire (Lacoste, 2012).

Le terme de *diatope*, formé en associant le préfixe grec *dia* (« à travers ») et le mot *topos* (« lieu »), est formé sur le modèle du terme *diachronie*, qui renvoie, en histoire, à la combinaison de différentes échelles temporelles, du temps long au temps court, pour comprendre les logiques des phénomènes historiques.

Un autre point capital pour Yves Lacoste est la prise en compte des « **représentations** » des acteurs géopolitiques, c'est-à-dire l'attention portée aux convictions, croyances, préjugés des parties en présence. En effet, ces différents acteurs vont avoir souvent des visions du monde différentes, voire antagonistes, et il s'agit de ne pas naturaliser l'une ou l'autre de ces représentations. Si elle veut prétendre à une objectivité scientifique minimale, la géopolitique doit être un « **regard porté d'en haut** ». Au final, pour Yves Lacoste, « il ne s'agit pas d'une science, ni d'une recherche de lois, mais d'un **savoir-penser l'espace terrestre et les luttes qui s'y déroulent**, pour essayer de mieux percer les mystères de ce qui est en train de se passer afin d'agir plus efficacement » (Lacoste, 1991).